

HEBDOMADAIRE

*Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.*

AMNISTIE! AMNISTIE!

## Dans le Bolchevisme... LE POURRISSOIR



niers patriotiques ou schémas de se décom-  
poser des millions de charognes humaines  
qui furent des âmes vivantes et qui se se-  
raient encore sans la pensée française de  
Téry, des Daudet et de leurs pairs. (1)  
Voilà le résultat de la pensée française.  
On peut même dire de la pensée mondiale  
capitaliste.

Voilà l'œuvre de pourriture et de mort  
que le journalisme et les journalistes na-  
tionaux ont commise de tous les pays ont  
accompli au compte du capital.

Cette pourriture-là, M. Téry ne la sent  
pas. Il n'en parle pas davantage. Et pour  
cause.

Pendant six années d'un patriotisme vé-  
nal et forcé, MM. les journalistes ont  
poussé la frénésie du carnage jusqu'au pa-  
roxisme et contribué de leur mieux à faire  
échouer quinze cent mille Français ; M.  
Gustave Téry ne s'en est pas ému, puisque  
ça rapportait. Au contraire, il a, maintes  
fois, lui-même, mis la main à la pâte, se-  
lon son métier de journaliste payé pour ce-  
la. Mais, dès qu'il s'agit d'écrire la lan-  
gue française — ce qui ne rapporte rien —  
M. Gustave Téry ne la saurait tolérer.

C'est n'est donc pas de lui qu'on peut  
attendre la vérité sur le rôle criminel de  
la Presse française et mondiale pendant la  
guerre.

Il n'en pourrait rien dire de vrai sans  
s'associer humblement avec tous les autres,  
comme traitres à l'humanité, complices sou-  
sés du grand crime patriotique et mil-  
itaire dont elle fut victime, et demander  
pour tous les assassins, dont il fait partie,  
le châtiment suprême du poteau d'exécution.

Justice ! O Morale ! Si vous êtes des  
forces et non des mots, vous nous devez  
cette sentence.

O Peuples ! si vous êtes des hommes et  
non de vils troupeaux dignes seulement des  
boucheries où vous envoient vos maîtres,  
vous nous devez à vous-mêmes de l'exéc-  
uter.

Sonnera-t-elle enfin l'heure tant attendue  
de la délivrance des peuples, annoncée d'un  
bout du monde à l'autre par le crépitemen-  
t des dernières mitrailleuses dont l'immense  
feu de salve purifiera les sociétés humaines  
des impuretés journalistiques, militaires et  
patriotiques dont elle sont infectées et dont  
elles meurent ?

LUX

## MÉDITATION

Dans un discours qu'il prononça devant  
l'Académie de Dijon sur « l'ingénierie parmi  
les hommes » Jean-Jacques Rousseau, philo-  
sophe français, qui d'ailleurs était Suisse,  
puisque né à Genève en 1712 ; entre autres  
inépéties à dit-elle en parlant de la nature :  
« Si elle nous a destinés à être sages ; Jose-  
phine assure que l'élan de réflexion est un  
état contre nature, et que l'homme qui  
médiète est un animal dépravé ». Dans les  
écoles de tous les degrés de Marianne III, on  
se plaie à enseigner aux élèves la prose de  
ces grands éducateurs du peuple. Incontes-  
tablement, des hommes comme Rousseau, ce  
sont des hommes de valeur et non ecclésiastes  
ne permet pas de rejeter à priori toutes  
les thèses qu'ils peuvent émettre ou soutenir.  
Néanmoins dire : « que l'homme qui médiète  
est un animal dépravé », c'est une insulte  
gratuite aux penseurs et qui équivaut à en-  
gager les individus à se soumettre à toutes  
les lois, naturelles ou artificielles : en un mot  
à tout subir et accepter inconsciemment le  
« fait pas s'en faire » de certains ; et que la  
« struggle for life », peut très bien être rem-  
placée par « la lutte pour la note » dans  
laquelle nous vivons. Les gouvernements savent  
parfaitement qu'en vulgarisant les idées de  
Rousseau, ils flattent l'esprit démagogique  
des uns et entretiennent la passivité chez les  
autres ; car avant tout ces pseudo-éducateurs  
du peuple sont des conservateurs sociaux, qui  
ont pour but de maintenir la cause de l'autorité et  
de la propriété ; source d'honneur et de bonheur  
pour quelques privilégiés ; et de misère pour  
le plus grand nombre.

C'est parce que les individus ne sont pas  
des animaux dépravés, maintenant que la  
bourgeoisie ne lui claque plus la vague de  
paroles ou l'hygiène à la production, que le  
prolétariat accepte la vague des idées orga-  
nisées par les détenteurs du pouvoir et de la  
propriété. Enfin c'est encore pour la même  
raison que plus de cent mille hommes, les  
meilleurs d'entre nous pourrissent dans les  
gébères de notre douce République et, malgré  
ce que les détenteurs du pouvoir refusent de leur  
rendre justice, c'est-à-dire la liberté ; la mas-  
se ouvrière n'en continue pas moins de se  
désintéresser pour festoyer même avec la ven-  
tre vide. Jadis on disait : « le roi s'amuse et  
le peuple meurt de faim » désormais on peut  
dire : « le peuple s'amuse et il va mourir de  
misère », nous sommes toujours en fête et  
la bourgeoisie est loin d'être... défaite. Pen-  
dant ce temps la réaction étrange le peuple  
en mal d'émancipation.

O de la Boétie, renaît de tes cendres ;  
Viens dir au peuple, qu'il ne peut plus  
descendre.

Puisque j'invoque un penseur prématuré-  
ment disparu de l'humanité, je crois utile  
de citer quelques lignes de son œuvre « La  
Servitude volontaire » il faudrait que ces  
lignes soient mises quelquefois sous les  
yeux des travailleurs et que ceux-ci devien-  
nent, pendant une heure par jour seulement,  
des animaux dépravés : « Les théâtres, les  
bords, les tavernes, les jeux publics, les  
farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes  
étranges, les médailles, les tableaux et  
autres drogueries, étaient aux peuples anciens  
les épaves de la servitude, le prix de leur li-  
berté, les outils de la tyrannie. Ce moyen,  
cette pratique, ces allèchements qu'avaient les  
anciens, vivants pour allécher leurs sujets sous  
le joug. Ainsi les peuples assujettis trouvaient  
leur joug pas-passe-temps, amusés d'un vain  
plaisir qui leur passait devant les yeux, s'ac-  
coutaient à servir sans mépris, mais plus  
que les petits enfants qui, pour voir la  
luisante image de livres enluminés, apprennent  
à lire ».

Les anciens tyrans pour abrutir leurs esclaves  
se servaient de choses tangibles ; ceux  
d'aujourd'hui nous persécutent, connaissent la  
vulgarité et plus sûrs. A part le pinard,  
ils se servent de mots creux comme : gloire,  
patrie, sergent, peuple souverain, liberté.

(1) Ne pas s'écarter de l'accomplissement  
des mots de ses frères ennemis pour la forme,  
mais si complètement d'accord sur le fond et  
sur les fins, nous sommes.

droit, justice, égalité etc... monument aux  
morts de la Grande Guerre. En effet elle a  
été grande cette guerre ! mais pas suffisam-  
ment au gré de certains puisque un ministre  
a pu se débarrasser à la tribune du Sénat :  
« Nous ne savons pas si, l'année prochaine  
nous serons en paix ou en guerre ». Enfin  
nous sommes-nous pas toujours en guerre tant  
que le veau d'or subsiste ? Mais en attendant  
mieux, attrape toujours ça en passant et  
soutiens-toi, danse populo ! va applaudir le  
militarisme français vainqueur en acclamant  
la retraite le samedi soir. L'Ours a rétabli  
la retraite en 1910, chacun sait ce qu'il advint  
en 1914. Le Tigre l'a rétabli en 1919, voir  
ce que dira monsieur le ministre du Com-  
merce. On t'en donnera en pâture de la mu-  
sique, du drapau et des mots, des mots aussi  
creux que sonores. Ne pouvant nous rendre  
comptes de toute cette comédie, nous sommes  
des animaux dépravés, des animaux, des  
illucités. Mais que que soit l'épithète que l'on  
voudra bien nous adresser, nous n'en conti-  
nuons pas moins à faire notre devoir qui  
consiste à éclairer les individus qui le veu-  
lent, et à penser avec le philosophe arabe :  
qu'il n'y a qu'une seule chose qui est plus  
grande que l'Univers ; c'est la bête humaine.  
Louis MARGUIN.

## Les deux Internationales et l'autre

Parlerons-nous longuement de la première  
et de la deuxième Internationale ? Chacune  
d'elles devait attendre le but suivant  
l'émancipation des travailleurs par les tra-  
vailleurs eux-mêmes. Ce but a-t-il été atteint ?  
Non, nous ne le pouvons pas, parce que les sociétés  
composantes étaient nées par des mobiles  
divers, avaient des programmes différents, ap-  
portaient des solutions contraires au même  
problème.

Pendant que les uns allaient à hue, les autres  
traient à da. Les chefs, en effet, les  
hommes d'état de chaque Internationale se  
confrontaient avec violence, se méconnaissaient  
saient avec dépit, se jalouaient avec furie,  
faisaient de la politique à la petite semaine, au  
lieu d'élaborer leurs programmes, de faire la noble  
œuvre du philosophe, du sociologue.

Comment aller au combat social avec des  
aveugles ?

Toutefois les pauvres, amoureux de la vérité  
et des victoires de leur atonie mentale, de leur  
indolence et de leur idolâtrie.

La faiblesse de l'Internationale ouvrière est  
due au petit nombre de ses protagonistes et à  
l'absence d'intelligence de celui-ci.

Quand on ne sait pas où l'on va, on s'égare  
en chemin, faute de boussole.

Pour porter des coups précis à son adver-  
saire, il faut l'avoir devant soi et non frapper  
dans le vague.

La bourgeoisie est forte et savante : dans  
son malin orgueil, succombant malgré elle à  
la folie des grandeurs, la classe dominante  
détérmine la mort de l'humanité ; la bande  
de malfaiteurs légers, dans son mépris  
souverain de la bonté, de la justice, de l'intelli-  
gence, tue ceux qui la font vivre.

Malgré l'absence de la bourgeoisie, vous re-  
culerez épuvés.

La bourgeoisie, pieuvre immense, abîme in-  
lassablement ses tentacules sur le prolétariat  
dont par l'opium du travail.

Voilà le savoir, hélas ! La lutte sociale man-  
que de chaleur : tout le monde n'est pas ca-  
pable de l'entreprendre. Pour son gain-pain  
ou la liberté, mourir de désespoir au coin d'un  
mur, s'éteindre lamentablement dans une  
cellule ou être abandonné par les hommes dans  
l'effroyable solitude de l'égoïsme mortel, tous  
les êtres sont nés en eux ce grandiose hé-  
rosisme.

Mais si la société actuelle est en proie à la  
pourriture, doit-on la contempler bêtement et  
croquer avec elle ?

Si les deux Internationales n'ont pu mettre  
fin à l'exploitation de l'homme par l'homme,  
réaliser la patrie universelle, substituer l'or-  
dre au chaos, la liberté à la licence gouverne-  
mentale, l'amour à la haine, l'entraide à la  
divisionnelle haine, la 3<sup>e</sup> Internationale sera-  
t-elle assez lucide et ferme pour sauver le  
monde ?

Puisque les êtres sont atteints de démence,  
la honte seule de chaque prolétariat procla-  
mera tôt ou tard la déchéance de ses maîtres.

Antoine ANTIGNAC.

## Jeunesse Anarchiste

Hommes de pensée libre, femmes de cœur,  
venez nous rejoindre au grand meeting  
contre la guerre, pour l'annulation totale, qui  
aura lieu :

le Samedi 28 Août, à 20 h. 30  
SALLE DE LA MAISON DES SYNDICATS  
18, rue Cambroune

Orateurs inscrits :  
Han, Ryner, Rousset, Le Meillour  
Havanc

Méto : Cambroune.

## Il faut conclure

Le camarade Rimbaud a raison d'écrire au  
sujet des fonctionnaires : « L'erreur (Moultre)  
« remplacer des astoques par d'autres astoques  
dans un fromage changeant seulement d'o-  
deur ».

Les conditions des Jouhaux, des Mermet,  
des Dumoulin, etc., viennent beaucoup plus  
du système d'élections syndicalistes, confiant à  
ces manitous une sorte de dictature toute  
puissante sur l'appareil des masses syndicales,  
qu'en de ces.

Le syndicalisme ne doit plus tolérer cette  
carapace de permanents inamovibles qui consti-  
tue sur l'ensemble des syndiqués un pa-  
nache, devenue l'organe de deux ex-minis-  
tres de police, le simple syndiqué est plus loin du se-  
crétaire des fédérations qu'un électeur ne l'est  
de son berger.

Le renouvellement des permanents doit avoir  
lieu chaque année ou chaque deux ans, auto-  
matiquement. Au secrétaire et au délégué  
doivent succéder le secrétaire adjoint et le délé-  
gué adjoint, ainsi de suite.

Ainsi la corruption prendra le but visé. Ainsi  
les puissances du gouvernement ou d'argent  
ne pourront plus contaminer le poisson en le  
faisant mourir par la tête. Ainsi la politique  
système ne pourra plus trouver dans les ma-  
nitous de la C. G. T. de cornes électoraux.

Les Thomas, les Laffont, les Longuet, les Dor-  
may, etc., et autres arrivistes, arrivés sur les  
épaules des ouvriers, vont utiliser ailleurs  
l'emploi de leurs intrigues.

On ne verra plus cette hideur : la Bataille sur-  
vivre, après huit jours d'enterrement, à la Ba-  
taille Syndicaliste ; la Bataille née des fûtes  
des pots, de la corruption, de la haine.

On ne verra plus un Clemenceau s'élever au-  
dessus des fûtes de Washington. Quelle  
pourriture !

Ne savons pas tout. Avec quelques  
ressources directes et indirectes vivent pré-  
sente la Bataille, l'Atelier et la Revue du Tra-  
vail ? Car les munitions ne manquent pas : ces  
vivaient du système entrent et vendent  
depuis leurs sursis d'appel jusqu'à leurs dé-  
légués payés et les grèves crapuleusement  
brisées.

Depuis la naissance légale du syndicalisme,  
c'est-à-dire à peu près pour le moment, qui ne  
se rappelle de ces fripouilles de Beauvolet,  
de Guilhem continuées par la dynastie des Bled  
et Cie ?

Ainsi s'agit pas de changer d'astotiques. Il  
s'agit de balayer le fromage et de le pousser  
à l'écou.

Tout est là. Et lorsque la Vie Ouvrière ose  
dire, en parlant de Jouhaux et consorts :  
« Allez-vous en », nous crions, forts de notre  
expérience : « Allez-vous en, tous, candidats  
arrivés ou candidats en herbe ». Le syndica-  
lisme n'a ni besoin de paraître, ni de vendre  
des pots, ni de diriger. Devenu majeur, il  
éprouve le besoin de s'élever et de vivre sa  
propre vie, sans entretenir de vermine ni de  
mercantis qui ne peuvent que le dévorer ou le  
vendre.

Les anciens tyrans pour abrutir leurs esclaves  
se servaient de choses tangibles ; ceux  
d'aujourd'hui nous persécutent, connaissent la  
vulgarité et plus sûrs. A part le pinard,  
ils se servent de mots creux comme : gloire,  
patrie, sergent, peuple souverain, liberté.

(1) Ne pas s'écarter de l'accomplissement  
des mots de ses frères ennemis pour la forme,  
mais si complètement d'accord sur le fond et  
sur les fins, nous sommes.

Un vieux syndique.

## La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919) (1)

TROISIEME PARTIE

IV

L'AFFAIRE CASANOVA  
DIX ANS DE TRAVAUX PUBLICS POUR  
AVOIR LU  
LA BATAILLE SYNDICALISTE  
ET L'HUMANITE

Il faudrait plusieurs volumes pour raconter  
ou même seulement pour résumer les innom-  
brables crimes dont se sont rendus coupables  
de 1914 à 1920, les Conseils de guerre, et en  
particulier, les Conseils de guerre maritimes.  
Je suis donc obligé de me borner.

Toutefois, je n'en connais pas de plus abomi-  
nable et qui fut plus cyniquement perpétré  
que celui dont fut victime le matelot réser-  
viste Casanova, de l'inscription maritime de  
Marseille, crime dont je fus un des témoins  
principaux, témoin indigné, mais impuissant,  
oh ! combien !

Le voici sobriquet et sincèrement exposé  
comme pendant à l'affaire Marty. Après  
l'officier mécanicien, le simple matelot de  
pout :

Le 29 mai 1915, le 1<sup>er</sup> Conseil de guerre  
maritime siégeant à Toulon sous la prési-  
dence du commandant de B... a condamné à  
10 ans de travaux publics, pour injures graves  
envers son capitaine, le matelot réserviste Casanova  
de l'inscription maritime de Marseille,  
faisant en service à la batterie de Carqueiranne  
dans la partie du front de mer.

Jamais innocent ne fut frappé par plus in-  
ique condamnation.

J'étais alors médecin-major de la sudite  
batterie. Dans le courant de février 1915,  
Casanova, à plusieurs reprises, s'était pré-  
senté à la visite pour accès paludéens, et chaque  
fois j'avais reconnu que non seulement ses  
accès étaient d'une certaine gravité (sa tem-  
pérature oscillait toujours entre 39° et 40°),  
mais encore que son intoxication paludéenne  
voisinait la cachexie et que son foie comme  
sa rate offraient des signes évidents d'hyper-  
trophie.

D'ailleurs j'appris de Casanova, ce qui ne  
m'étonna pas, qu'après un long séjour à Ma-  
dagascar, dans l'infanterie coloniale, il avait  
été réformé, à son retour à Marseille pour  
cachexie palustre, par le conseil de santé.

Ces constatations bien et dûment faites par  
moi, ne disposant pas à l'infirmerie de la  
batterie, des moyens nécessaires pour le so-  
igner, je l'avais chaque fois, dirigé sur l'hôpital  
maritime de Toulon ; chaque fois j'avais eu  
soin de faire observer au commandant de  
batterie que Casanova avait été réformé pour  
cachexie paludéenne avant la guerre, et que  
par conséquent il n'aurait pas dû être mobi-  
lisé ; aucune loi, ajoutai-je, prescrivant l'en-  
voi des réformés de sa classe devant les con-  
seils de revision, n'ayant encore été votée,  
sa mobilisation ne pouvait être due qu'à une  
erreur des autorités maritimes de Marseille  
et il y avait donc lieu ou de le démobiliser  
d'office ou de le réformer à nouveau.

J'écrivis même dans ce sens au médecin-  
chef de la salle où Casanova était soigné.  
Malgré tout, chaque fois et à trois reprises  
différentes, après un séjour d'une quinzaine,  
c'est-à-dire le temps nécessaire pour la juga-  
lation des accès dont il souffrait à sa ren-  
trée il était renvoyé de l'hôpital à la batterie.

Ces entrées et ces sorties successives eu-  
rent le don de déplaire à M. le lieutenant de  
vaisseau P..., commandant la batterie qui  
des lors prit en grippe le matelot Casanova,  
et malgré la preuve du contraire que je lui  
fournis surabondamment, le considéra désor-  
mais comme un carottier et prétendit lui im-  
poser le même service qu'aux matelots bien  
portants.

Cette sévérité me parut dépasser l'injustice  
et friser l'inhumanité.

Convinqu que la cause de Casanova était  
juste que son état chronique ne lui permettait  
aucun service actif, et que tout surmenage  
pouvait mettre sa vie en danger, je résolus,  
en attendant, d'obtenir sa réforme et pour l'ar-  
racher aux fâcheuses conséquences de ce parti  
pris, de le garder à l'infirmerie, où je le  
soignerais de mon mieux, ainsi que j'en avais  
non seulement le droit mais le plus absolu  
devoir. Le commandant maugré, mais s'in-  
clina, ne pouvant faire autrement.

Malheureusement pour Casanova, à ce mo-  
ment, en avril 1915, des affaires sérieuses  
m'obligèrent à demander une permission de  
trois jours que j'obtins. Quand je revins, Cas-  
anova n'était plus à l'infirmerie mais en  
instance de conseil de guerre, à la prison  
maritime de Toulon.

C'est-à-dire il donc passé ? Ceci que je pus  
facilement établir dès mon arrivée. Profitant  
de mon absence, le commandant avait été  
enfermé à l'infirmerie et avait interpellé Cas-  
anova, le traitant de carottier. A quoi Cas-  
anova, très calme, avait répondu textuelle-  
ment : « Mon capitaine, si vous aviez la moi-  
tié de ce que j'ai vu servir dans votre lit ».

M. P..., qui s'était fait accompagner par le  
1<sup>er</sup> maître de service se jugeant insulté par  
ces paroles, ordonna à celui-ci d'arrêter im-  
médiatement Casanova et le jour même, il le  
faisait diriger, menottes aux poings, sur la  
prison maritime de Toulon.

Un mois après, le 29 mai 1915, malgré  
mes protestations, Casanova passait devant le  
1<sup>er</sup> conseil de guerre maritime de Toulon pour  
injure graves envers son commandant dans  
l'exercice de ses fonctions.

Pendant l'instruction, comme j'avais à plu-  
sieurs reprises demandé au commissaire in-  
structeur M. R. D... à être entendu par lui, il  
me fut répondu chaque fois : Inutile de vous  
déplacer et de faire quoi que soit l'affaire  
de Casanova est réglée, il aura le maximum.

Et comme j'insistais, protestant avec indi-  
gnation, il ajouta en manière de suprême ar-  
gument : « C'est un révolutionnaire dange-  
reux, il lit l'Humanité, la Bataille Syndicaliste,  
et autres journaux de même opinion. Le  
moment est venu de nous débarrasser de ces  
gens-là ».

Le 29 mai, à l'audience, l'attitude du Pré-  
sident offrit le même cynisme révoltant. Les  
témoins à décharge, c'est-à-dire mon infirmier  
et les malades présents à l'infirmerie au mo-  
ment de la scène qui motiva l'arrestation, in-  
timidés par le commandant et le premier-  
maitre faisant fonction de second, refusèrent  
de déposer ; seuls, furent entendus les deux  
gradés qui avaient arrêté Casanova et qui in-  
ventèrent de toute pièce des injures que ce-  
lui-ci n'avait jamais prononcées.

Et c'est à grand peine que moi-même j'ob-  
tins d'être entendu pour affirmer :

« Casanova était un cachectique palu-  
déen, incapable de tout service actif ;

« Qu'il avait été réformé avant la guerre il  
n'aurait pas dû être mobilisé ;

« Qu'il n'a pas connaissance il n'avait jamais  
su aucun propos politique pendant ses sé-  
jours à l'infirmerie.

L'avocat, M. Fournet, de Toulon, plaida  
dans le même sens disant :

« Aurait-il prononcé les injures qu'on lui  
prête, ce qui est faux — vous en faites pres-  
que 63.

(1) Voir les numéros précédents à partir du  
n° 63.

que l'aveu — que Casanova ne saurait être ni  
poursuivi, ni condamné, puisque de fait, il  
n'est pas mobilisé.

Mais ma déposition qui fut systéma-  
tiquement interrompue par le Président, mal-  
gré l'éloquente plaidoirie de maître Fournet,  
le malheureux Casanova fut condamné le 29  
mai, au maximum, c'est-à-dire à dix ans de  
travaux publics et son pourvoi rejeté le 5 juin,  
par le conseil de revision.

Aujourd'hui Casanova a été libéré par l'am-  
nistie après 52 mois passés au bagne pour  
avoir lu la Bataille Syndicaliste et l'Humanité,  
mais ma tâche n'est pas terminée. Je lui ai  
promis et je me suis juré à moi-même d'ob-  
tenir sa réhabilitation. Cette promesse et  
ce serment, je ferai tous mes efforts pour les  
tenir.

Il y a quelques années, afin d'arracher à  
l'île du Diable, et faire réhabiliter un officier  
innocent, la France entière se souleva. Il est  
vrai que cet officier était millionnaire, tandis  
que Casanova n'était que pauvre. Mais, vous  
comprenez, comme on le fit pour obtenir la  
réhabilitation de Dreyfus, mais je me sens  
assez de courage, pour remuer par ma  
parole et par ma plume, l'arme si généreuse,  
si vibrante, si associée de justice du prolé-  
tariat.

Et quel bonheur pour moi, si après avoir  
consacré trente ans de ma vie à la défense  
des humbles, des petits, des désertés de la  
vie de tous ceux qui n'eurent en partage, ic-  
bas, que la misère et le travail, je pouvais  
couronner ma carrière, en faisant réhabiliter  
un prolétaire innocent.

Alors, et alors seulement, quand la mort  
fermera mes paupières à la lumière du jour,  
j'emporterai dans la tombe, la certitude d'a-  
voir payé, à la classe ouvrière, victime du  
système, ma dette de bourgeois privilégié.

P. Vigné d'Octon.

## Pour que vive « Le Libertaire »

Dupuy, 0 fr. 75 ; Cruza Ch., 5 fr. ; E. Jas-  
sin, 5 fr. ; Pages Némorin, 5 fr. ; Mme An-  
drieux, 5 fr. ; Lacour, 5 fr. ; Groupe libér-  
taire d'Espagne, 10 fr. ; Gélis, 2 fr. ; Le vieux, 0 fr. 30 ;  
Aulio, 2 fr. ; Alain le Duff, 2 fr. ; Poitou,  
4 fr. 35 ; Compteur Mathieu, 2 fr. 25 ; Cancell,  
4 fr. ; Généralistes, 2 fr. ; Petit, 5 fr. ; Un pa-  
quet de livres, 2 fr. ; G. D., 1 fr. ; A. M., 3 fr. ;  
Lélu, 1 fr. 50 ; Pierre Quirouelle, de Grenoble,  
2 fr. ; Fox, 2 fr. ; Fernand, 2 fr. 30 ; Guéri-  
n, 1 fr. ; Huvel, 1 fr. ; Marcel et Naudin,  
5 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux, 5 fr. ; Gomez,  
10 fr. ; Sirel, 1 fr. ; Ozannes, 1 fr. ; Produn,  
10 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux, 5 fr. ; Gomez,  
10 fr. ; Sirel, 1 fr. ; Ozannes, 1 fr. ; Produn,  
10 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux, 5 fr. ; Gomez,  
10 fr. ; Sirel, 1 fr. ; Ozannes, 1 fr. ; Produn,  
10 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux, 5 fr. ; Gomez,  
10 fr. ; Sirel, 1 fr. ; Ozannes, 1 fr. ; Produn,  
10 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux, 5 fr. ; Gomez,  
10 fr. ; Sirel, 1 fr. ; Ozannes, 1 fr. ; Produn,  
10 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux, 5 fr. ; Gomez,  
10 fr. ; Sirel, 1 fr. ; Ozannes, 1 fr. ; Produn,  
10 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux, 5 fr. ; Gomez,  
10 fr. ; Sirel, 1 fr. ; Ozannes, 1 fr. ; Produn,  
10 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux, 5 fr. ; Gomez,  
10 fr. ; Sirel, 1 fr. ; Ozannes, 1 fr. ; Produn,  
10 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux, 5 fr. ; Gomez,  
10 fr. ; Sirel, 1 fr. ; Ozannes, 1 fr. ; Produn,  
10 fr. ; Jean, 1 fr. ; Louis et Germaine, 2 fr. ;  
Chauvigny, 5 fr. ; Albert, 5 fr. ; Eugène et  
Olivier, 5 fr. ; Casel, 2 fr. 65 ; Franco, 1 fr. ;  
Félix, 1 fr. ; Léon Davy, 2 fr. ; L. L., 1 fr. ;  
Léon, 1 fr. ; Un camarade, 1 fr. ; Lienne,  
1 fr. 40 ; Faux, 1 fr. ; Faure, 5 fr. ; Mme F.,  
Saint-Ouen, 5 fr. ; Comrieux,